

LEMON JUICE



Hors-série - 4 juillet 2024



America, america

Il était une fois	4
Route soixante-six	7
Mano à mano	11
Out of gas.....	13
Independance day sur la route 66.....	15
Miss Colorado	20



Couverture et mise en page : Albert
Crédit photo : pixabay.com, pexels.com, auteurs
Polices : duality et vanilla whale (auteur :
Typodermic Fonts/Raymond Larabie)

<< Vous êtes des gars qui allez quelque part ou qui vous baladez simplement ? >>

Sur la route

Jack Kerouac (trad, Jacques Houbard)

<< Dans le crépuscule sanglant de septembre, regain de soixante-six jours sans pluie, la rumeur ou l'histoire, peu importe, court comme le feu dans l'herbe sèche >>

Septembre Ardent (Treize histoires)

William Faulkner (trad, M.E. Coindreau)



Édito

Jeudi 4 juillet, l'équipée "L'Écriture, c'est l'aventure" a organisé son repas de fin de saison. Le 4 juillet ! Mais c'est la date de l'Indépendance Day! Alors, jouons là-dessus. Nous nous sommes retrouvés au PNY (Paris New-York) à côté de la place Graslin. Celles et ceux qui le souhaitaient étaient également invités à écrire un texte tenant au plus sur une feuille A4 recto-verso. Le texte devait reprendre une structure typiquement américaine : le western ou le roadtrip ou le roman psychologique new yorkais. Entre deux bouchées de hamburger, nous avons voyagé d'une côte à l'autre. Ce recueil les propose à la lecture. Enjoy !

22

Albert





Il était une fois

par Albert



Cela commence toujours comme ça. À cause de la poussière ? Elle colle à la peau, fait pleurer les yeux et irrite la gorge. Et le soleil ? Le soleil aussi a sa responsabilité. Il cogne, il cogne, il cogne tant et plus que les cervelles finissent par bouillir. Cet après-midi ça cogne dur et comme les nuages ont quitté le ciel depuis plusieurs semaines, la terre s'effrite, s'envole et retombe. Le paysage prend la couleur sable de toute cette cendre argileuse qui lui pleut dessus. Il n'y a rien ni personne pour contredire la brutalité de cette misère.

Chris se prélasse sur la botte de paille abandonnée à l'entrée d'un champ, étalant sa sieste sur cette journée qui n'en finit pas de brûler. Vin a choisi l'autre côté de la route. Il passe cet après-midi sorti des bouches de l'enfer appuyé sur le rebord de la porte d'un box. Les exhalaisons acides de la sueur et de l'urine du cheval coulent lourdement autour du vantail. Pour un ingénu qui descend la route, tous deux semblent comme deux statues, dormant, indifférents au monde.

L'ingénu s'appelle Calvera. Qui est Calvera ? Prenez un bâtard croisé bâtard ; dites-lui qu'il est le lion du Panchir ; il redresse alors son museau, toise ses congénères avec mépris et considère le monde comme son dû. Vous avez là Calvera. Mais le cabot transpire par tous ses pores. Calvera tourbillonne sur la route, agité comme un maverick, fonçant

de-ci de-là, semant un trouble inutile. Ce rustaud fait valdinguer une bouteille de lait vide oubliée. Il urine contre tout ce qui se dresse. Il mord un ballon dégonflé qu'il secoue violemment contre l'asphalte. Le voilà qu'il avise un hérisson en plein roadtrip d'un bas-côté de la route à l'autre. Son museau fonce sur cette petite chose qui se roule immédiatement dans une boule défensive. Un coup de patte, de bruyants aboiements, un autre coup de patte et encore des aboiements. Et que ça attrape avec les dents pour faire valdinguer. Le hérisson n'en peut bientôt plus. Le cabot a trouvé un nouveau jeu.

Le curieux peu habitué à ce genre de scène s'inquiète du taureau irascible dans le corral voisin, car la colère lui sort par les naseaux. Et il s'étonne de l'indifférence de Chris et Vin. Mais il a trois fois tort. Nous sommes dimanche. Le taureau s'ennuie ; c'est tout. Quand à Chris et Vin, si leurs yeux ne sont que deux traits, les oreilles suivent la scène avec attention. Et leurs vibrisses ont déjà dressé le tableau précis de la situation. L'agacement excite les muscles dorsaux des félins. La tension les durcit comme l'airain. Ce n'est pas la première fois que cet imbécile de Calvera sème la zizanie dans le hameau. L'exaspération est à son comble. Sans échanger un feulement, ils conviennent par ce langage secret que partagent les chats qu'il est temps que cela cesse.



Chris saute en bas de la route et pousse un cri aigu. Calvera pense d'abord qu'on égorge un porc. Il se dit qu'il pourra chiper quelque os et se poulèche les babines. Il tourne la tête et voit Chris le défiant en point d'interrogation. Calvera lance un aboiement, baisse la tête et s'élançe vers le rouquin. Sans se presser, Chris disparaît d'un saut laissant son assaillant s'écraser le museau contre la botte de paille. De l'autre côté de la rue, Vin lance un nouveau défi. Réfléchir n'est pas le propre d'un chien. Rebondir d'un chiffon rouge à un autre, si. Vin se glisse dans le box à l'instant où l'odeur fétide du clébard lui échauffe le museau. Le « bam ! » de Calvera sur la porte reçoit en écho les deux coups de sabot de la ruade de son occupant. Le roquet n'a pas le temps de récupérer ses esprits que le voilà déjà sollicité à l'autre bord. Le ping-pong se répète. Vin et Chris toréent le houret non-chalamment. Si la patience est une qualité incontestablement féline, l'amusement d'un chat ne dure jamais très longtemps. Chris se lasse de jouer les picadors dans ce rodéo canin laissant à Vin la besogne de conclure.

Vin patiente alors jusqu'à voir arriver l'opportunité fatale. Il saute franchement au pied de la porte, crache un peu de salive dans la poussière et lance un dernier défi à Calvera. Le chien s'élançe sur la chaussée, un bruit de frein couvre à

peine celui du klaxon et **PAF LE CHIEN !**



Route soixante-six

par Rémi



Ils marchaient depuis trente jours. Souvent ils couraient.

Ils avaient été préparés à cela dès leur plus jeune âge.

Songe-qui-fleurit avait été choisie par les anciens pour prendre la tête de leur groupe.

Cette année, ils étaient trente. Trente à avoir atteint l'âge du voyage initiatique de la route soixante-six.

De loin en loin, le trajet de Songe-qui-fleurit et de ses compagnons avait été jalonné par les rares et très anciens panneaux de métal, souvent presque entièrement enfouis sous la végétation.

– Jusqu'où devons-nous aller ? avait demandé Songe-qui-fleurit à sa mère, juste avant de partir

– Tu le sauras quand vous serez arrivés, lui avait-elle répondu.

Ils avaient vu trente matins depuis leur départ.

Trente matins ouvrant sur des forêts humides, sur des bouquets de fragrances inconnues, sur des prairies sauvages qui s'étendaient à perte de vue.

Trente matins qui les avaient vus suivre avec difficulté les restes du ruban gris dont on disait qu'il traversait autrefois le continent tout entier.

Tout au long du trajet, ils avaient croisé les vestiges de l'ancienne ci-

vilisation. Quelques murs encore debout, des enseignes couchées, parfois de vastes bâtiments dans les ruines desquels ils n'avaient pas osé entrer.

Personne ne regrettait ce temps-là.

Pour sa part, Songe-qui-fleurit n'avait jamais été très sensible aux parfums des vieilles pierres qu'elle croisait parfois au hasard de ses chasses.

– Pourquoi nous envoyer parcourir cette route ? s'était-elle plainte auprès des anciens.

– Il faut se souvenir, avait été la seule réponse qui lui avait été donnée.

Elle avait soupiré et s'était soumise à leur autorité. Après tout, il n'allait peut-être pas être si désagréable de bénéficier de cet espace de liberté inédit !

Au trente et unième matin, Songe-qui-fleurit se réveilla avec un curieux pressentiment.

Elle s'étira, se secoua, bâilla longuement et contempla leur campement. Hier, la chasse avait été bonne et tout le groupe était encore profondément endormi.

Elle leva le menton vers le ciel, inclina la tête à droite et à gauche, aspira quelques bouffées d'air frais. Quelle était cette odeur, encore presque imperceptible, apportée de très loin par le vent venu de l'ouest ?



– Réveille-toi ! souffla-t-elle à Source-vive, sa meilleure amie qui, toutes les nuits, dormait à même le sol auprès d'elle.

– Si tôt ? interrogea Source-vive en voyant les ombres encore longues.

– Je crois que nous allons arriver aujourd'hui !

– Si tu le dis. . . répondit son amie avant de lui tourner le dos pour grappiller encore quelques minutes de sommeil.

Ils croisèrent ce jour-là dans la prairie un nombre inhabituel de vestiges, toujours mieux conservés à mesure qu'ils progressaient. Plusieurs fois, toute à son excitation prémonitoire, Songe-qui-fleurit demanda à ses compagnons d'accélérer leur course.

Le soleil était déjà bas sur l'horizon lorsqu'elle les arrêta d'un simple signe de la tête.

– Regardez ! Là-bas !

Tout au bout d'une immense ligne droite moutonnante se dressait une étrange forêt dont les troncs semblaient mêlés de pierre blanche.

– Attendez ! Ce pourrait être dangereux ! cria-t-elle pour tenter d'arrêter le galop tumultueux dans lequel ils se lancèrent alors à l'unisson.

Elle ne parvint à les rejoindre que beaucoup plus tard, lorsqu'ils se

furent immobilisés sur un espace dégagé au cœur de l'antique cité.

Tout était paisible.

Assis sur le sol en un cercle presque parfait, ses compagnons restaient silencieux.

Songe-qui-fleurit regarda autour d'elle et, comme eux, resta sans voix durant de longues minutes.

Toute sa peau frissonnait.

La place autour d'eux n'était qu'enchevêtrements de troncs et de pierres. Comme mus par un pacte tacite, les arbres avaient entouré, enveloppé les murs construits de blocs monumentaux. Tout était mêlé, tout était imbriqué. Là, un tronc tortueux avait enlacé une haute colonne, comme pour la soutenir et la préserver des attaques du temps. Là, des branches épaisses avaient poussé sous une voûte, lui faisant ainsi un solide berceau végétal.

Toute la ville était à la fois miraculeusement intacte et entièrement transformée par la végétation qui l'avait protégée au cours des siècles passés.

Songe-qui-fleurit, bientôt rejointe par Source-vive, se dirigea vers une tour qui dominait la place.

Toutes deux gravirent rapidement l'escalier intérieur. Elles débouchèrent bientôt sur une terrasse émergeant de la végétation.



Le soleil baignait l'horizon de lueurs violettes. Vers l'est, la prairie qu'ils venaient de parcourir ondulait au vent du soir.

À leurs pieds, tout en bas, les fourrures de leurs vingt-huit compagnons de meute égrenaient toutes les nuances de gris et de fauve.

Alors, pour célébrer la merveilleuse beauté du monde, Songe-qui-fleurit posa les pattes avant sur les pierres qui la séparaient du vide.

Elle leva le museau et poussa vers le ciel le long hurlement de son espèce, le chant ancestral du loup.



Mano à mano

par Mélanie



Le vent souffle sur la campagne américaine, je rejoins ma femme, ma fille et mon domaine. Au loin, quelques bisons animent les grandes plaines qui s'étendent à perte de vue. Sous mes yeux, la brise fait danser les cheveux de ma fille ; souffle de paix, douce valse après le chaos de ces derniers jours.

Depuis deux lunes, le troupeau désertait nos terres. D'abord, une ou deux femelles ont disparu, puis des mères et leurs petits ont disparu. Enfin, il y a quelques jours, Oroko, le grand mâle albinos n'est plus revenu. Alors, j'ai embrassé ma femme et ma fille, j'ai pris avec moi ma hache et mes hommes, et la chasse a commencé.

Des jours durant, nous avons suivi les traces laissées par la fatalité. À travers les prés, les forêts et jusqu'au bord de la bruyante cité, nous avons traqué le coupable. Et c'est précisément là, dans ce lieu où les spiritueux ont remplacé les esprits, que nous avons trouvé la bête.

Oroko nous attendait aux portes de Preacher Town. Dans l'obscurité nocturne, sa fourrure blanche nous éblouit d'entrée. Nos yeux piquants d'émotions se brouillèrent totalement de larmes à la vue de son regard, à lui, mort. Le chagrin, la colère, la rage nous envahirent. Autour de nous, partout où se posaient nos yeux effarés, les peaux de nos animaux sacrés ornaient fenêtres,

chevaux et pas de portes. Notre troupeau était là. Le réceptacle de notre vénération, la source de notre survie, gisait négligemment chez l'envahisseur.

Il faisait nuit quand nous entrâmes à Preacher Town, et le jour ne s'est plus jamais levé ni sur le pasteur ni sur sa ville. Tandis que l'horizon rougissait, nous avons repris les restes de nos bisons et abandonné l'homme blanc dans le noir de la mort.

Aujourd'hui, dans notre plaine, la bête a disparu et les animaux reviennent. La vie reprend ses couleurs, même si Oroko n'est plus. Il est devenu roi de la tribu d'Edenia.

Buffalo Mel

Juillet 2024.

Écrit sur un coin de table lors du repas de fin d'année de l'Écriture c'est l'aventure.



Out of gas

par Sara



Here we are again. Out of gas on the side of the road 66.

Not a single living thing in sight. The only gas station had been closed years ago, it stood next to our all-too-silent van like a haunted house. Next to it stood a saloon that had had its last customer in the 90's.

APPLICATION VILLERS-COTTE-RÈTS

Nous voici trente ans après, dans la même situation. Plus d'essence et la camionnette est morte à précisément quelques mètres du squelette de notre ancien van.

Bizarrement, le Saloon est toujours là. Si je me souviens bien, il n'y a aucune goutte de bière ni aucune cacahuète. Ce dernier détail était de notre faute puisqu'on avait trouvé et vidé la cachette des cacahuètes avant d'avoir été sauvés. Des miraculés, avaient écrit les journaux.

Quel con reviendra ici par nostalgie pour RE-tomber dans le piège ?

J'ai oublié : dans les nouvelles années 20, les USA sont devenus francophones. Après les élections de 2024 et la conquête de l'Amérique par la nouvelle vague culturelle française qui avait balayé la vague culturelle coréenne d'un revers de main, les Américains avaient abandonné l'anglais. Petit à petit, le changement avait été accepté et adopté, mais cela avait bien pris trois ans, une éternité dans l'ère de l'intelligence artificielle.

APPLICATION CITOYEN ACT II

After the election of Donald J. Trump as the president of America (again), America was made great (again).

Here I am (again), this time utterly alone, out of gas in the desert surrounding road 66. Some people would say I'm suicidal. I'd just say I'm an idiot who likes to tempt my chance.

The saloon was still there. Now I was definitely sure there were no water nor any peanuts. The radio was out too. My van and my camionnette were side by side, half buried under the desert sand.

The last times I had been miraculously saved by by-passers. I was not sure it would happen again. I would die of thirst, and be eaten by rodents.

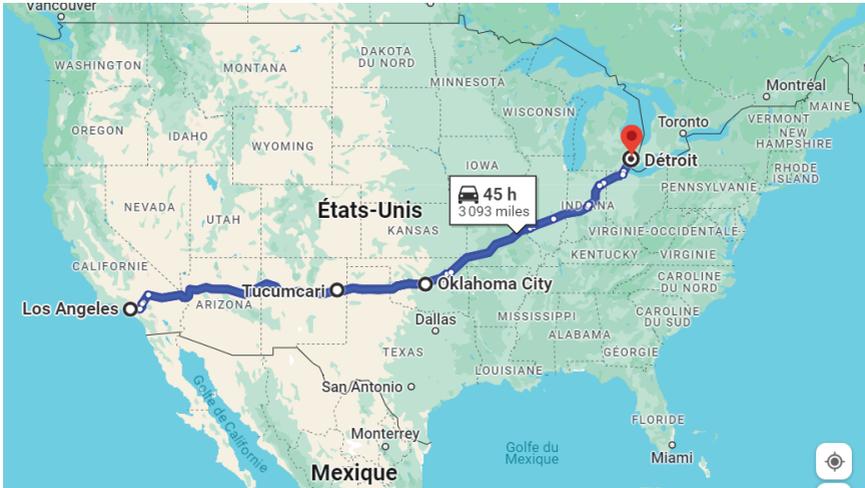
The first time I had survived by eating peanuts and drinking whatever liquids I could find. The second time I had survived by sending messages with an old transmitter radio.

This third time, what would become of me? All I could think of, was Edgar Allan Poe and his crows.



Indépendance day sur la route 66

par Fanny



Route 66 - le temps indiqué ne correspond pas à celui du récit



Lil la regarda avec malice et suggéra de ne pas faire le trajet en sens inverse, c'est-à-dire remonter cette route 66 qui leur avait fait traverser 8 États. Elle répondit qu'elle n'avait pas envie qu'ils rentrent tranquillement tous les deux à Detroit. Des jours durant, la mythique 66 avait déroulé ses deux voies sous deux paires d'yeux enchantés. Illinois. Missouri. Kansas. Oklahoma. Texas. Nouveau-Mexique. Arizona. Et pour finir ici en Californie à quelques mètres de la plage de Santa Monica. Mais à quoi bon se contenter d'un simple aller-retour même avec une grosse boucle par la California Highway Number One qui menait à San Francisco. Oui, à cet instant ils décidèrent qu'ils allaient dévorer d'une traite la Number One et puis, au lieu de bifurquer à l'est puis au sud, pour retrouver la 66 à Arizona Village, ils poursuivraient au septentrion en longeant la côte Pacifique sur l'asphalte surchauffé de la 101, puis celui de la 5 qui les conduirait pile poil à la frontière canadienne, très exactement à Blaine, ville aux 6 000 habitants qui essaïmaient autour du Dayton Harbor.

Après 2 450 miles au volant, frais comme au jour de sa naissance — c'est ce qu'il répétait chaque fois qu'elle lui demandait comment il se sentait — John était vraiment d'attaque pour aller plus loin. Et plus loin encore. Et ensuite, il se mettait

à fredonner << Far away >> des Nickelback répétant en boucle << Been far away for far too long ; So far away >>... Lalala Lalala Lalala...

En tant que copilote, guide, pense-bête, antisèche, approvisionnementneuse et directrice des opérations, elle commença à tracer sur l'immense carte des États-Unis dépliée sur la table de camping, le futur trajet. Le crayon à papier tremblait légèrement. C'était l'outil le plus sûr s'ils décidaient de changer d'itinéraire ou si des imprévus surgissaient sans prévenir, caractéristique principale d'un imprévu. Ainsi il n'y aurait plus qu'à gommer et corriger. Après la traversée du North Cascades National Park qui serait inmanquablement sportive et hasardeuse, ils récupéreraient la Highway 90 à Thorp, État de Washington et fileraient jusqu'à Rockford, Illinois, 1 890 miles au gré des haltes avant d'obliquer plein sud vers la Floride par des routes qui apparaissaient si minuscules sur la carte qu'elle n'était pas sûre qu'elles soient ouvertes, mais qu'importe, ils avaient tout leur temps. Ils feraient des détours si besoin, musarderaient dans des villages oubliés, des plaines désertiques ou des collines sauvages. De Key West, ils remonteraient jusqu'au Maine, traverseraient Presqu'île, pour s'immobiliser le temps d'un demi-tour à Van Buren, qui butait encore sur le Canada, mais complètement à l'est cette fois-ci. Comme au billard, ils étaient condamnés à rebondir sur



les frontières : Mexique au Sud, Canada au Nord. Ils redescendraient ensuite vers la Louisiane. Le crayon de papier fléchait la trajectoire avec de petites ailes malhabiles. Ils venaient tout juste de se lancer un nouveau défi : traverser le plus d'États possible. Tous les États en fait, Alaska et Hawaï exclus puisqu'on ne pouvait les rejoindre sans enjamber le Canada pour l'un ou surfer sur l'océan pacifique pour l'autre. À la fin du périple, dans six mois, dans deux ans, qui sait, ils seraient dans le livre des records comme le couple le plus âgé, 190 ans à eux deux, ayant sillonné tous les États des États-Unis en camping-car « Dream-Dream-Dream ». Ils seraient les octogénaires à avoir parcouru un nombre incalculable de miles (ils en laisseraient le calcul aux topographes ou à Google une fois le périple achevé). De toute façon impossible de chiffrer à l'avance. Toujours à cause de ces fichus aléas qu'on ne pouvait prévoir. Et sans lesquels la vie ne serait pas ce qu'elle est. Agréable ou détestable selon les circonstances. Mais jusqu'à présent, mis à part quelques petits désagréments, le voyage s'était déroulé sous les meilleurs auspices. Chance ? Destin ? Ou simple conjoncture ?

À cet instant précis de leur aventure, en cette veille de 4 juillet, ils ignoraient que le voyage se terminait. Recherché par toutes les polices, signalé comme disparu par enfants et petits-enfants affolés, le

Dream-Dream-Dream, vert et rose avait été repéré à Santa Monica par l'officier Greg « Indépendance » Day qui avait informé la famille aux cent coups que le couple des « pretty old roadtrippers » était sain et sauf. Greg Day avait pour mission de les retenir par tous les moyens jusqu'à l'arrivée du fils aîné bien décidé à mettre fin à cette camping-mascarade. Ils seraient placés au plus vite dans un home médicalisé pour personnes âgées. Ce qui aurait dû être fait depuis longtemps. À 93 ans, son père perdait vraiment la tête et Ella, sa mère, 87 ans, toujours vive et alerte malgré son pacemaker et les traitements pléthoriques pour l'hypertension, le diabète, l'arthrose, l'insuffisance rénale et un début de Parkinson, l'avait perdue au sens figuré en initiant ce voyage insensé.

Becky renifla, les yeux larmoyants. Emotion. Tristesse. Regrets. Jalousie. Oui, ce voyage au bout du bonheur, Becky aurait pu le faire. Bien sûr ! Elle aussi, elle aurait pu ! Oh ça oui ! Seulement elle ne l'avait pas fait. Jamais de toute sa longue vie. Enfin si, en rêve : elle avait sillonné tous les États des États-Unis en Harley-Davidson, en camping-car, en Mustang, en train, à cheval, en vélo... et même en trottinette électrique depuis qu'elle avait vu un reportage à la télé. Elle referma le livre, le posa sur ses genoux recouverts d'un vieux plaid effrangé et mangé aux mites. La quatrième de couverture claironnait fièrement :



Pour John et Ella, soixante ans de mariage au compteur, c'est l'heure de la grande évasion ! Bravant l'interdit familial et médical, ils quittent Détroit à bord de leur camping-car, direction la Californie, via la mythique route 66. L'un a la mémoire qui flanche, l'autre le corps en déroute, mais il n'est jamais trop tard pour partir à la conquête de son bonheur !

Tout en s'imaginant dans la peau d'Ella qui avait osé ce vagabondage inter-États, narré dans ce roman feel-good, mais pas trop, inspiré de faits réels, Becky appuya sur la manette de son fauteuil roulant, devenu à cet instant, un camping-car rose et vert. Elle atteignit la salle commune pour les résidents dans un état second, abreuvée d'images de déserts, de mangroves, de Monu-

ment Valley, de Yellowstone, de bitume fumant, de station essence délabrée, de frontière au sud et au nord. Le personnel du « senior home » avait accroché un peu partout des guirlandes et des cocardes bleu-blanc-rouge, assorties à la vaisselle blanche, aux nappes rouges et aux serviettes bleues. Independence Day oblige. Mais pour Becky, elle était où son indépendance à elle ? Dans sa tête ? Seulement ?



Le projet



Miss Colorado

par Anne-Cécile



Quand la porte se referme derrière elle, Toni regarde d'abord le ciel. Elle est éblouie par l'éclat du soleil, à dix heures il tape déjà fort. Elle sort de son sac un paquet de cigarettes, en allume une qu'elle savoure lentement, puis écrase avec le talon de sa bottine.

Pas vraiment des chaussures de saison, mais les porter la rassure, elle ne sait pas trop pourquoi. Le reste de sa tenue est basique : veste en jean, pantalon gris, tee-shirt noir. Le short et les sandales, c'est loin dans ses souvenirs. Elle récupère des lunettes de soleil dans sa besace. Depuis quand ne les a-t-elle pas portées ? Depuis quand ? C'est une question que je vais me poser souvent, se dit-elle.

Elle doit maintenant marcher jusqu'à l'arrêt de bus. Il n'y a qu'une ligne, pas de risque de se tromper. On n'est pas vraiment en zone touristique ici, les barbelés et les étendues d'herbe jaunie qui entourent le bâtiment le confirment. Au loin se profilent les montagnes du Colorado, les fameuses Rocheuses dont Toni pouvait entreapercevoir les pics acérés depuis sa cellule. Elle esquisse un sourire ironique à ce souvenir, une « chambre avec vue » en somme. . .

Toni peut sentir la chaleur palpable du bitume sous ses semelles et la sueur imprègne déjà ses vêtements. Elle retire sa veste, sort de sa besace une bouteille d'eau et avale de

longues gorgées. Elle atteint l'arrêt juste à temps pour apercevoir à l'horizon le bus poussiéreux qui va l'éloigner, enfin, de ce désert carcéral.

Il y a peu de monde dans le bus. C'est en sens inverse qu'il fait le plein de familles venant pour les visites. Les visites. . . Toni en a eu peu, en dehors de son avocat. Elle ne voulait pas que ses parents la voient ici et ils n'avaient pas vraiment insisté. Et Ben lui n'était pas venu bien sûr.

Installée sur un siège au fond, Toni concentre son attention sur la route qui sillonne la plaine brûlée. La terre a cette couleur ocre si caractéristique du Far West. Les herbes sont plus hautes maintenant, comme si elles retrouvaient la liberté de pousser. Des buissons épineux arborent même quelques feuilles vertes. La route est vallonnée et Toni ressent un léger mal au cœur. C'était déjà comme ça toute petite. Quand on partait en vacances, sa mère lui prévoyait toujours un sac en plastique « au cas où », en lui répétant « regarde l'horizon devant toi ! ». Parfois ça marchait, d'autres fois non.

Mais la ville de Norwood n'est pas loin, à peine une dizaine de kilomètres. Toni sourit au chauffeur en descendant du bus. Celui-ci reste impassible. Est-ce que cela va être toujours comme ça ? se demande Toni. Mais non, il ne faut pas tom-



ber dans la paranoïa, son passé n'est pas gravé sur son front.

À la prison, on lui a donné quelques adresses : un motel Super 8 pour l'hébergement, un Burger King pour retrouver le goût de la gastronomie américaine. Un panneau lui indique la direction du Motel situé à 500 mètres. Elle remarque alors un magasin T-mobile au coin de la rue. En prison, les portables sont interdits, mais presque toutes les détenues en possèdent un. Toni a laissé le sien à sa co-détenue Marilyn, pour ne pas se faire pincer à la sortie. Dans la boutique, elle choisit un téléphone reconditionné, le dernier iPhone ce n'est pas pour demain. Plus tard, elle aura un appel à passer.

Lorsqu'elle franchit la porte du Motel, le gars de l'accueil lève à peine les yeux de son écran et lui tend la carte de sa chambre machinalement.

Elle trouve le numéro 14 au 1er étage et s'apprête à entrer quand une voix féminine l'interpelle :

— Excusez-moi, vous n'auriez pas du dissolvant pour vernis à ongles ?

Toni se retourne et se retrouve nez à nez avec un cow-boy version miniature : veste en daim à franges, jean délavé, santiags et bandana autour du cou. Son visage est en partie dissimulé sous un Stetson. L'inconnue du Far West ôte son chapeau en partant d'un éclat de rire tonitruant.

Ses yeux bleu gris l'observent avec malice.

— Je plaisante, c'est pas vraiment le genre de la maison, si tu vois ce que je veux dire. Moi c'est Vicky et j'occupe la chambre d'à côté. Pas la 13, hein, y'en a pas, c'est plus prudent.

Toni cherche quelque chose à dire pour poursuivre la conversation. Elle se rend compte qu'elle meurt de faim et lui demande :

— Moi c'est Toni. Est-ce que vous connaissiez un restaurant pas trop cher dans le coin ?

— Tu peux tenter le Debby's Diner, c'est copieux et c'est du fait maison. Ses pancakes à Debby, ils sont à mourir. Je peux t'y emmener si tu veux, c'est pas loin à pied.

Toni acquiesce.

— C'est sympa, merci beaucoup. J'espère que je ne vous fais pas perdre trop de temps.

Vicky se remet à rire :

— Houlà, il va falloir me tutoyer, sinon la tournée de café est pour toi.

Toni la suit dans les escaliers. Elles traversent le parking du motel et rejoignent la route qu'elles longent pendant que Vicky poursuit son bavardage. Sa voix est légèrement rauque et elle tousse de temps en temps. Probablement une fumeuse, pense Toni.

— Je travaille comme saisonnière dans les ranchs. C'est pas mal payé



et j'aime le travail avec les animaux. Les blagues des collègues ne sont pas toujours très fines, mais au final on s'arrange. La plupart dorment au ranch, moi je préfère avoir ma tranquillité.

Elles arrivent devant le diner et Toni a l'impression de pénétrer dans une bonbonnière. Tout est rose dans le restaurant : le comptoir, les murs, les banquettes... et Debby. Cette dernière sort de la cuisine et s'avance vers elles. Proche de la soixantaine, son allure réconforte et intimide à la fois. Son tablier et sa coiffe sont immaculés, sa robe pastel impeccablement repassée. Sa paire de lunettes à grosses montures est retenue par une chaînette dorée et quand elle s'adresse à Vicky, son opulente poitrine se soulève.

– Te voilà de retour, t'en as assez de manger du bœuf avec tes cow-boys ? Tu as de la chance, aujourd'hui j'ai préparé un poulet cajun, tu m'en diras des nouvelles.

– J'ai emmené une copine. Elle a plutôt besoin d'un bon petit-déjeuner. Un grand café, des œufs, du bacon, des saucisses, des pancakes avec de la crème et de la confiture. Surtout pas de ketchup sinon elle va vomir et salir ta belle banquette.

– J'aimerais bien voir ça ! Installez-vous, je vous apporte ça tout de suite.

Elles choisissent une table près d'une fenêtre. Vicky scrute Toni avec curiosité :

– Tu n'es pas du coin, tu parles peu et je t'ai vu tout à l'heure descendre du bus. Je me trompe où tu sors de taule ?

Toni ne s'attendait pas à une question aussi directe. Elle repense aussi à ce qu'elle s'était dit. En fait, si, cela se lit sur son front. Une grosse étiquette jaune fluo.

– Je n'ai pas envie plus que ça d'en parler, mais tu as raison. Je ne suis que de passage ici, je me laisse quelques jours pour souffler, avant de rejoindre La Nouvelle-Orléans. C'est là d'où je viens.

Vicky prend un temps de réflexion avant de lui répondre :

– Tu sais, ici les gens ne posent pas trop de questions, ils ont l'habitude. Les filles qui sortent de prison, elles ne se précipitent pas pour braquer une épicerie ou égorger un promeneur. Elles ont plutôt besoin de se faire oublier. À Norwood on les appelle les Miss Colorado par dérision. Elles ont pas franchement décroché la couronne... Si tu as besoin de te renflouer, je peux demander au ranch s'ils ont un boulot pour toi. Tu ne rouleras pas sur l'or, mais au moins tu ne débarqueras pas chez toi les poches vides.

Une fois de plus, elle a pris Toni de cours.

– Je te remercie, mais je devrais pouvoir me débrouiller. Et je ne suis pas toute seule, on m'attend là-bas.



– Je te disais ça juste au cas où, y'a pas d'obligation. Tant mieux si ta famille est toujours là pour toi. Les ex-taulardes, ce sont plutôt des brebis galeuses qu'on essaye d'oublier en général.

Debby les rejoint avec un plateau débordant de nourriture qui exhale des odeurs que Toni avait presque oubliées. Son estomac crie famine et elle remplit copieusement son assiette.

Vicky boit son café en l'observant. Elle lui plaît bien, cette fille. Au parler, son frère ne parlait que d'elle. Ben, ça le rongea de l'avoir embarquée dans cette histoire. Au début, les sommes détournées étaient raisonnables, pas de quoi alerter la firme. Mais Ben avait été de plus en plus gourmand et Toni, qui travaillait au service financier, l'avait couvert en falsifiant les bilans comptables.

Amour et escroquerie : comme dans un mauvais film ! Lui avait écopé de cinq ans de prison ferme, elle de trois. « Un moindre mal, au vu des sommes extorquées », avait commenté l'avocat de Ben.

Celui-ci, emprisonné au Texas, savait que Toni se trouvait dans un centre de détention du Colorado, son avocat lui avait glissé l'information. Il avait alors demandé à Vicky, lors de ses visites au parloir, de s'occuper de Toni quand elle sortirait. Vicky s'était démenée pour obtenir des renseignements. Elle avait quit-

té le ranch où elle travaillait et aujourd'hui elle se retrouvait là, par loyauté envers son frère.

Elle l'aimait profondément malgré ses conneries. Il n'avait tué personne et à trente ans, il avait fait une sortie de route, mais chacun avait le droit à une deuxième chance. Et la deuxième chance de Ben, elle commençait avec Toni.

Après leur petit-déjeuner, les deux jeunes femmes reprennent le chemin du motel. Une fois arrivée devant le bâtiment, Toni se sent tout à coup épuisée.

– Vicky, j'ai besoin de me poser un peu, on peut se retrouver après si tu veux ?

– Ben oui, faut que tu digères, ton ventre n'est plus habitué !

Son ton est moqueur, mais pas méchant. Elle la laisse monter et rejoint son vieux pick-up.

Le métier de cow-girl, elle s'est battue dans la famille pour l'imposer. Les clichés habituels. . . Une fois au ranch, elle rejoint les écuries et le box de Pearl. Les gens s'imaginent encore qu'un cow-boy enfourche son cheval et arpente les grands espaces pour convoier le bétail. En fait, aujourd'hui, Vicky est plutôt une gardienne de troupeau à la ferme. Ça fait déjà moins rêver. . . Mais elle ne se plaint pas, le patron et les collègues sont OK et elle n'est pas enfermée dans un bureau. Et



puis son cheval, c'est sa moitié. Plus fiable qu'un fiancé.

Tout l'après-midi, elle accomplit ses tâches habituelles en pensant à Toni. À la fin de la journée, elle roule jusqu'au drugstore et achète une bouteille de vin et des chips tortillas. Elle traverse la coursive du motel et frappe au numéro 14. Pas de réponse. Elle insiste et entend des mouvements dans la chambre. Toni ouvre enfin la porte, la trace de l'oreiller sur sa joue. Ses yeux sont encore remplis de sommeil. On dirait une enfant, se dit Vicky.

– Alors, Miss Colorado ? Tu sais que tu as dormi pendant deux jours ? Mais non, je blague, fais pas cette tête ! Je te propose de fêter ta liberté retrouvée. Bon, pour le vin on se contentera des verres de la salle de bain, mais l'intention y est.

Toni la laisse entrer et elles s'assoient sur les deux uniques chaises de la pièce, autour de la table basse en formica. Soudain silencieuse, Vicky ouvre la bouteille, remplit les verres et en tend un à Toni en la regardant droit dans les yeux. Elle dit enfin :

– Tu sais, tu n'es pas tout à fait une inconnue pour moi. Je ne t'en parle que maintenant parce que je voulais te connaître un peu mieux avant. Je suis la sœur de Ben et il m'a chargée de m'occuper de toi.

Le visage de Toni se décompose.

– Il est sorti de prison ?

– Non, il n'a pas eu de remise de peine. Il t'a écrit, mais tu ne répondais pas. Il s'est dit que tu n'allais pas bien, alors me voilà, un peu comme ton ange gardien, quoi.

Toni prend son verre et en vide le contenu d'une traite, à la surprise de Vicky. Elle inspire profondément et se lance.

– Trois ans enfermée, c'est long. Au début, je me suis complètement enfoncée. Je ne pouvais plus dormir ni manger. Ils m'ont mise à l'infirmerie, j'avais perdu dix kilos. C'est là qu'on m'a proposé les visites. J'ai commencé par dire non, aucune envie de parler à un inconnu. Et puis je me suis dit que j'allais crever de solitude. C'est comme ça que j'ai rencontré Patrick.

Vicky encaisse le coup. Elle ne s'y attendait pas à celle-là ! Elle laisse Toni poursuivre.

– Je me suis d'abord méfiée de lui. Qu'est-ce qu'il venait chercher ici ? Un peu de piment dans sa vie ? Alors j'ai été distante au début. Mais rapidement j'ai senti que sa présence me faisait du bien. Il est très calme, son regard est franc, c'est une belle personne.

Vicky est rarement prise au dépourvu, mais là elle sent le vent tourner. Ce Patrick, la façon dont elle en parle, ça sent mauvais pour Ben.

– Tu n'as pas à te justifier, c'est ta vie. Et Ben t'a mise dans un beau



pétrin. Moi aussi je l'aurais eu mauvaise.

— Je n'en veux plus à Ben, cette page de ma vie est tournée. Maintenant je veux me laisser une chance de reconstruire quelque chose avec Patrick. On s'est mariés en prison et il m'attend à La Nouvelle-Orléans avec sa fille.

Le regard de Vicky dérive vers la fenêtre et les Rocheuses qui se dressent au loin. Elle a le cœur serré. Reprends-toi, s'ordonne-t-elle, maintenant tu tires ta révérence. Fin de la pièce. Elle récupère son stetson sur la table, se lève et lance à Toni avec une pointe d'ironie :

— Tu vas être bien occupée avec ta petite famille, je transmettrai à Ben tes sincères condoléances. Et elle quitte la chambre en laissant Toni sans voix.

Toni a la tête qui tourne. Le vin, la conversation. Et le mensonge. Comment a-t-elle réussi à inventer une histoire pareille ? Il n'y a pas de Patrick dans sa vie. Personne ne l'attend à la Nouvelle-Orléans. Et surtout, elle ne va pas à la Nouvelle-Orléans. Elle a d'autres projets. Elle sort le téléphone de sa poche et compose un numéro.

— Oui, c'est moi. Je pars ce soir. J'ai une correspondance à Chicago et j'arrive à New York mercredi à 13 h 15. Tu viens me chercher à la gare routière, OK ? Ça marche. A mercredi.

Elle se lève de sa chaise et se regarde dans le miroir qui lui fait face. À peine libérée, qu'est-elle en train de faire ? Elle secoue la tête pour balayer ces pensées parasites. À quoi bon être libre si c'est pour mener une vie médiocre, sans pouvoir décoller cette fichue étiquette de son front ?

New York est son nouveau terrain de jeu et Toni a bien l'intention de gagner la partie, cette fois.